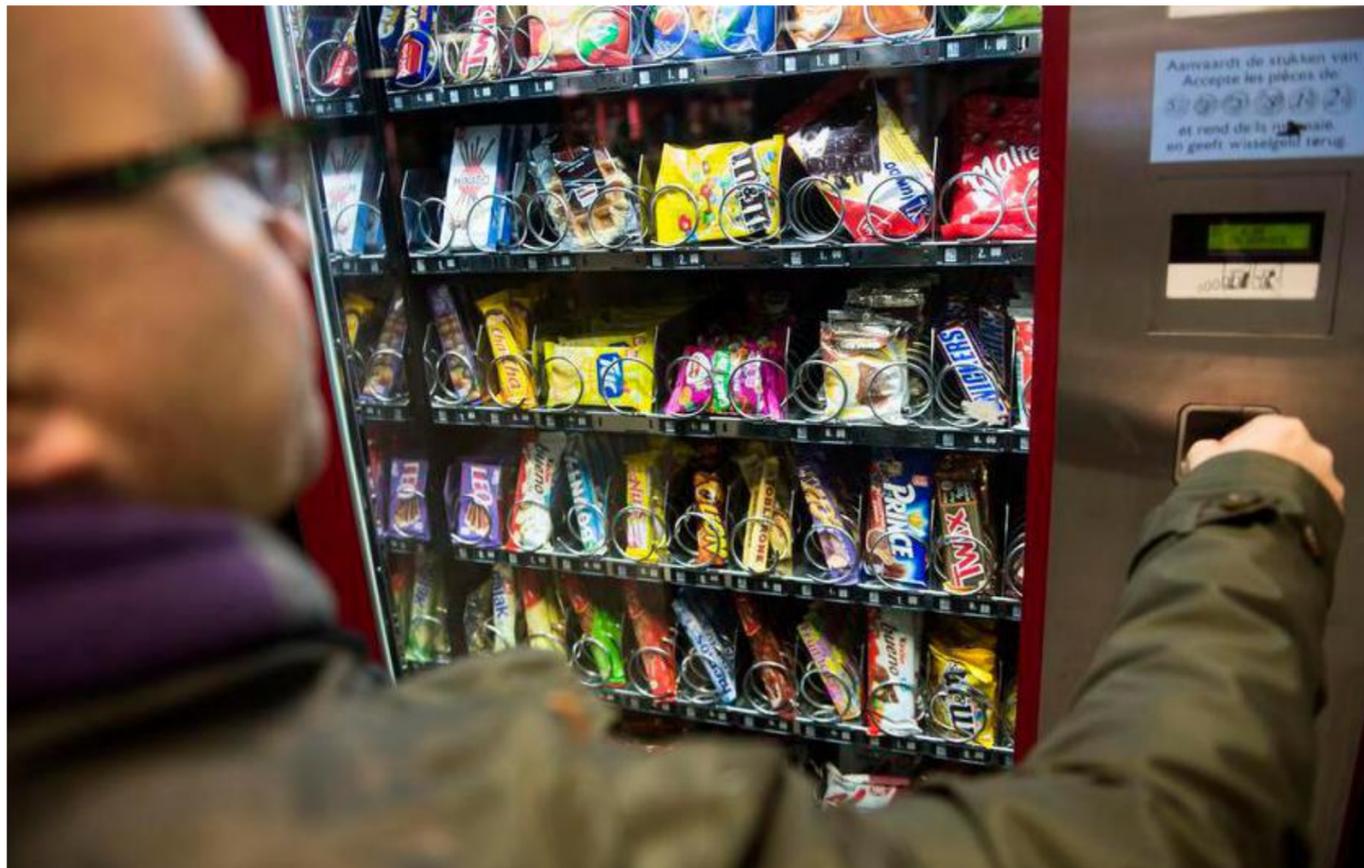


« La société dépense toujours plus pour traiter des maladies qu'elle engendre »

Dans son livre « Le suicide de l'espèce », l'épidémiologiste français appelle à un sursaut politique pour réguler une croissance qui produit toujours plus de pollution et de malbouffe.



« La pollution et l'industrie agroalimentaire sont les deux risques les plus problématiques, à la fois par leur taille et leur trajectoire. Leur impact : c'est 9 millions de morts par an dans le monde pour la pollution et au moins 5 millions pour l'obésité. » © BELGA-MAGE

ment complexe. Et je ne suis pas capable de le mener. Mais n'importe qui peut reconnaître aujourd'hui que cette croissance est de mauvaise qualité puisqu'une grosse partie de celle-ci correspond à une production de risques ou à une réparation des dommages causés par elle-même. Personne ne peut trouver cela raisonnable. Donc, une décroissance générale, je ne sais pas, mais une décroissance des industries qui produisent les risques et les maladies, certainement.

Mais taxer la nourriture, notamment les aliments ultratransformés mais peu chers, c'est taxer la pauvreté, non ?

La taxation est socialement acceptable et plus efficace sur le plan épidémiologique et économique si elle fait en sorte que l'équation financière pour les gens est inchangée, voire favorable. C'est-à-dire qu'elle doit faire en sorte que ça coûte moins cher d'acheter des produits

sains (c'est-à-dire frais et non pas transformés) ou de mener des activités non polluantes. Ces politiques impliquent peut-être parfois des coûts supplémentaires à court terme pour l'Etat mais, à long terme, les politiques de santé publique sont toujours rentables pour les pays.



N'importe qui peut reconnaître aujourd'hui que cette croissance est de mauvaise qualité puisqu'une grosse partie de celle-ci correspond à une production de risques ou à une réparation des dommages causés par elle-même

”

L'espérance de vie qui n'augmente plus, pour vous, c'est le signe qu'il est temps d'agir ?

Exactement, parce que la symbolique est très forte. C'est un argument que l'on peut maintenant opposer à ceux qui estimaient jusqu'ici que nos modes de vie et d'alimentation posaient des problèmes qui étaient gérables puisqu'on vivait toujours de plus en plus vieux. Depuis une dizaine d'années, ce n'est plus le cas : l'espérance de vie stagne ou régresse dans beaucoup de pays riches et pour des raisons qui tiennent aux activités industrielles et humaines. Aujourd'hui, l'obésité progresse partout dans le monde, y compris dans les pays sous-développés. Il n'y a aucun pays qui arrive à réprimer l'obésité.

Jean-David Zeitoun

L'auteur est docteur en médecine (hépatogastro-entérologie), diplômé de Sciences po et docteur en épidémiologie clinique. Il a été interne et chef de clinique à l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris. Il est l'auteur de plus de 120 articles scientifiques dont la moitié dans des revues internationales. Son premier livre, *La Grande Extension, Histoire de la santé mondiale*, paru en 2021, a été traduit en cinq langues.

ENTRETIEN SANDRA DURIEUX

Une anomalie de masse. Voilà ce que décrypte l'éminent épidémiologiste clinique français, Jean-David Zeitoun, dans son dernier opus volontairement provocateur : *Le suicide de l'espèce*. Il pointe du doigt cette croissance économique effrénée qui mène à toujours plus d'activités humaines à risque pour la santé. Le scientifique met en exergue deux problèmes sanitaires majeurs qui appellent d'urgence à des mesures politiques de régulation : la pollution et la production industrielle agroalimentaire qui met sur le marché des produits riches en sucre et en gras et donc néfastes pour la santé. Pour lui, il faut casser ce cercle vicieux qui fait mourir notre espèce à petit feu.

Votre livre est un peu un plaidoyer pour un réveil des consciences sur

l'absurdité de nos modes de vie actuels, expliquez-nous ?

Le point de départ du livre, c'est l'observation d'une contradiction que d'ailleurs chacun peut faire, qui est que, d'un côté, la société mondiale produit de plus en plus de risques, qui eux-mêmes causent des dommages environnementaux et épidémiologiques. Et de l'autre côté, elle dépense de plus en plus d'argent et elle fait de plus en plus d'efforts pour atténuer, sans toujours y arriver d'ailleurs, les effets de ces risques qu'elle produit elle-même.

Ces constats, ils étaient déjà connus, non ?

Bien sûr, mais ce que j'essaie de mettre en avant, c'est qu'il y a un effet de système, avec une offre et une demande. Si l'offre ne rencontrait pas de demande (ou d'équivalent, c'est-à-dire une exposition aux risques), elle s'épuiserait. Inversement, s'il y avait une demande de risques mais sans offre, il n'y aurait pas de problème. Cette rencontre entre l'offre et la demande est possible parce que les leaders politiques l'ont laissée faire. Ils pourraient inverser le phénomène en agissant sur l'offre, et pas uniquement sur la demande en disant que c'est un choix individuel que de manger des produits sains par exemple. C'est un leurre de dire que l'action individuelle suffit à faire évoluer le système car tout le monde n'est pas capable économiquement ou socialement de s'en extraire.

Les maladies de notre siècle que sont l'obésité, les troubles cardio-vasculaires, les cancers ont de nombreuses causes, mais vous pointez la pollution et l'industrie agroalimentaire comme les risques les plus importants, pourquoi ?

Ce sont les deux risques les plus problématiques, à la fois par leur taille et leur trajectoire. Leur taille, c'est-à-dire leur impact : c'est 9 millions de morts par an dans le monde pour la pollution et au moins 5 millions pour l'obésité. Et surtout leur trajectoire est en croissance et sans contrôle. Il y a bien sûr d'autres risques pour la santé publique dans le monde, mais ceux-ci sont soit moins importants en taille, soit en déclin,

comme le tabac par exemple, qui cause à peu près 7 millions de morts par an, mais qui au moins est en diminution. La quantité de cigarettes fumées dans le monde est bien en augmentation, mais le pourcentage de personnes qui fument est en baisse. On sait faire baisser la consommation de tabac et les politiques qui ont été menées à l'égard de cette industrie sont efficaces. Ce n'est pas le cas pour les risques liés à la pollution ou à la consommation de produits alimentaires. On n'a pas de solution crédible à court terme, ne serait-ce que pour atténuer ces risques et encore moins pour les faire régresser.

Vous prenez l'exemple de l'industrie du tabac que les politiques sont parvenues à réguler, pourquoi est-ce plus difficile de prendre des mesures dans l'industrie agroalimentaire ?

Il y a une première explication évidente qui est qu'on n'est pas obligés de fumer pour vivre alors qu'on doit manger. Donc s'attaquer à l'industrie alimentaire, c'est plus délicat pour les leaders politiques. D'autant plus que ces entreprises participent à la croissance économique qu'il faut, politiquement, préserver à tout prix. En outre, il y a une sous-estimation des dommages épidémiologiques et économiques qui fait que les leaders ne se rendent pas compte à quel point ils sont perdants en laissant ces industries prospérer sans contrôle.

Est-ce qu'il faut stopper les machines ? Vous prônez la décroissance ?

Le débat sur la décroissance est socialement inflammatoire et scientifique-

ACHÈTE CHER ET JUSTE !

Manteaux de fourrure : vison, astrakan, renard.

Argentierie : couverts et pièces de forme.

Armes anciennes : fusil, pistolet, épée, sabre. Montres gousset /bracelet.

Instrument de musique : piano, violon, saxo.

Livres anciens : dictionnaire, missel...

Machines à coudre et poste de radio.

Meubles et objets anciens : pendule, tableau, sculpture, luminaire, miroir...

Objets asiatiques, vase Jade.

Bijoux or, argent, fantaisie ...

Pièces de monnaies anciennes.

Cuivre et étain



PIERRE DORET : 0489 / 84 83 23

Le suicide de l'espèce
JEAN-DAVID ZEITOUN
Denoël
256 p.,
20,00 €,
e-book 14,99